

BOOMERANG



1

Le souffle provoqué par l'explosion avait détruit un pan entier du mur du garage dans lequel il se trouvait.

Du sang ruisselait lentement sur son front.

Machinalement il tâtonna précautionneusement avec sa main droite le sommet de son crâne pour mesurer l'étendue de la blessure. Il ne ressentait qu'une petite douleur, un léger picotement et se rassura bien vite en constatant que la plaie n'était que superficielle.

La chance ne l'avait pas abandonné.

Peu à peu il reprenait ses esprits se rappelant s'être rendu dans le garage pour faire un peu de bricolage. Pour son plaisir, son seul plaisir, pas comme à l'époque où c'était une nécessité pour survivre. Une autre vie qui lui paraissait si lointaine depuis que le hasard ou le destin lui avait offert cette opportunité qu'il avait su saisir de faire de lui enfin un homme riche. En égratignant si peu sa propre morale. Son reflet dans le miroir lui renvoyait la même image, quelques dorures et cheveux blancs en plus.

Quelques privilèges aussi.

Dont celui de pouvoir insulter copieusement ce connard d'installateur :

- Quels cons ! Mais quels cons !

Le site était paradisiaque, le ciel bleu, les cocotiers à perte de vue, la plage de sable fin à moins de cent mètres de la résidence qu'il venait d'acheter à peine deux mois plus tôt.

L'exotisme d'accord, celui qui l'avait fait rêver sur les cartes postales punaisées aux murs de sa petite chambre mansardée

à Paris et qui s'offrait maintenant totalement à lui dans sa réalité quotidienne mais avec tout le luxe et le confort moderne !

Trouver une entreprise pour réaliser l'installation de chauffage au gaz pour le jacuzzi qu'il avait fait venir à grands frais de Suède n'avait pas été une sinécure.

Une main d'œuvre non qualifiée (se disait-il maintenant) autochtone s'était finalement livrée à l'opération et avait achevé le travail depuis la veille. Alors qu'il allait enfin pouvoir profiter de l'objet de sa convoitise et de son orgueil il avait fallu qu'une stupide fuite de gaz vienne tout faire lamentablement sauter...

Heureusement que Lucie et Laurence, ses deux filles, s'étaient absentes une heure plus tôt afin d'aller à la plage et échapper ainsi à la terrible explosion qui aurait pu leur coûter la vie.

- Quels cons ! Mais quels cons ! Se répéta-t-il en se jurant d'insulter copieusement les membres de cette équipe de « bras-cassés » dès qu'ils seraient à portée de voix ou mieux encore à portée de ses poings serrés en prévision d'uppercuts mémorables.

L'idée de prendre le téléphone, si tant est qu'il fonctionnât encore, afin de vider les tonnes de rage, de lave en fusion qui coulaient en lui ne lui parut pas la meilleure. Le connard en chef allait se confondre en plates excuses sans véritablement crever l'abcès qui le rongait. Pour cela il connaissait la solution, l'unique, qui lui permettrait définitivement d'évacuer toute cette bile nauséuse : lui rendre une petite visite impromptue en développant des arguments très frappants.

Il savait trop bien qu'il était inutile de lutter contre cette envie irrépressible. La violence était la seule méthode qu'il avait pu jamais trouver pour lui permettre de retrouver la

paix. D'autres exutoires existaient peut-être mais celui-ci lui paraissait tellement agréable lorsque ses poings parvenaient à faire couler le sang de l'adversaire, provoquant même une sorte de jouissance assez particulière. Celle-ci n'avait rien de commun avec l'orgasme mais le plaisir qu'il en retirait chaque fois lui semblait tout de même assez proche. Oui il y avait quelque chose de vraiment jouissif à faire souffrir les autres. A deux exceptions toutefois, ses propres filles pour lesquelles il nourrissait un amour sans limite rangeant chaque fois qu'il était en leur compagnie ses instincts de loup pour les troquer contre ceux du mouton le plus doux qu'il puisse être au monde.

D'ailleurs n'avait-il pas fait tout ça pour elles ? L'alibi lui paraissait convaincant.

La poussière commençait lentement à se dissiper. Bientôt il fut pris d'un doute affreux. La rage qui l'avait envahi avait également noyé toutes ses capacités de réflexion. Comme bien souvent dans ces moments-là, il devenait quelque peu aveugle et sourd.

Un seul pan du garage était totalement écroulé, celui de l'aile Ouest. Celui opposé à la pièce où avait été implantée la cuve de gaz.

L'explosion n'était pas due au gaz. C'était impossible !

Cette pensée lui vint enfin, pourtant évidente alors qu'elle aurait dû lui sauter aux yeux.

Une sourde inquiétude commença à le gagner. Ses mains commencèrent à s'agiter d'un faible tressaillement presque imperceptible qui se transforma en moins d'une minute en spasmes douloureux qu'il ne parvenait pas à réprimer.

Que s'était-il donc produit ? Il l'ignorait totalement et c'est cette ignorance justement qui le torturait maintenant.

Tous les scénarios les plus macabres lui traversèrent l'esprit en quelques secondes. Quelqu'un avait posé une bombe pour se débarrasser de lui, on (mais qui était ce On ?) avait piégé sa résidence pour lui faire peur, une sorte d'avertissement car les dégâts lui apparaissaient somme toute assez légers, on (toujours ce On) avait voulu détourner son attention pour kidnapper sans risque Lucie et Laurence afin de lui réclamer une rançon, pire peut-être.

Il était arrivé quelque chose à ses filles, il en était désormais certain. Son intuition était trop forte et elle ne l'avait jamais trompé.

Jamais trompé effectivement mais pour la première fois elle ne lui avait fait qu'entrevoir partiellement la réalité. Celle-ci était trop brutale, trop horrible pour lui être ainsi délivrée sans qu'il ne prenne le temps de comprendre le message qu'il s'était toujours refusé d'entendre.

C'était à son tour de souffrir. De sentir l'enfer s'ouvrir sous ses pieds.

2

Les filles étaient rayonnantes de bonheur.

- C'est vrai papa qu'on part en voyage ! cria de joie Lucie la cadette.

Cela faisait si longtemps que leur père leur avait promis de vraies vacances.

- On va où ? questionna Laurence.

- Vous savez mes puces, on pourra peut-être pas partir très loin mais je vous promets que les galères c'est fini.

Roger n'aimait pas leur parler d'argent même à l'aînée, surtout à l'aînée à peine âgée de 8 ans, tout juste deux ans de plus que sa petite sœur.

Jusqu'à présent il avait fait comme il avait pu vivant de petits boulots officiels ou non. A peine de quoi satisfaire le nécessaire, le loyer beaucoup trop élevé pour les 37 m² de l'appartement à la limite de l'insalubrité dans la cohue parisienne, la nourriture (heureusement elles aimaient beaucoup les pâtes et la purée en poudre qu'accompagnait trop rarement un peu de viande) et l'habillement. Pour ce dernier poste budgétaire, il lui avait fallu faire quelques efforts supplémentaires pour que les filles puissent ressembler un peu à celles de leur âge (Quelle dictature que cette foutue mode qui pouvait exclure ceux ou celles qui n'avaient pas les moyens financiers de faire partie du « standard » sans cesse renouvelé pour satisfaire le Dieu Fric).

Le nécessaire était donc déjà difficile à satisfaire, que dire du superflu ? Que depuis bien longtemps Roger avait enterré ses petits plaisirs du quotidien, la cigarette (même s'il avait eu beaucoup de mal à s'en séparer), le petit café du matin au bar

du coin où il retrouvait ses amis auparavant et surtout sa passion dévorante pour les courses de chevaux. Tout cela pour pouvoir de temps en temps leur offrir à elles, ses cadeaux de la vie comme il les appelait, de petits présents.

Son plaisir il l'avait retrouvé en contemplant leur émerveillement lorsqu'elles découvraient les petits paquets recouverts du même papier fleuri cerné d'un ruban rouge qu'il parvenait à se procurer sans bourse délier au supermarché à deux pas de leur domicile.

Oh bien sûr ce n'était pas les cadeaux qu'il espérait leur faire un jour comme la plupart des autres parents. Des babioles, des riens qui auraient été sans intérêt pour beaucoup d'autres petites filles. Elles éprouvaient sans cesse la même joie renouvelée plus pour le bonheur qu'elles ressentaient dans le cœur de leur père que pour le cadeau lui-même.

Les deux filles étaient les seuls êtres qui puissent encore compter à ses yeux. La vie ne l'avait pas vraiment épargné, orphelin à l'âge de deux ans, baladé de foyers en familles d'accueil dont aucune n'avait voulu de lui. La débrouille, les premières fugues, les premières rapines et les galères au gré du vent qui n'avait rien de vraiment léger mais plutôt de bien pesant ! Et puis à vingt ans la découverte de son premier vrai amour, le seul qui compterait jamais pour lui lorsqu'il avait rencontré Rosalie. Une fleur, un nénuphar qui avait éclos sur le marécage de sa vie. Ils s'étaient aimés dès le premier regard alors que leurs chemins n'auraient jamais dû se croiser. Le hasard, le destin, peu importe quel nom on lui donne, en avait décidé autrement.

Elle lui avait fait découvrir un autre chemin, un autre monde provoquant en lui une véritable renaissance. Ce qui l'entourait s'était peu à peu teinté de gris puis de rose avec

son regard tout neuf qu'elle avait su engendrer en lui ouvrant les yeux à une nouvelle réalité. Plus gaie, plus belle, si pleine d'amour.

Rosalie lui transmettait sa force, sa foi en la vie. Malgré les misères, malgré les guerres et la haine. Croire toujours en un monde meilleur telle était sa devise. Savoir offrir pour mieux recevoir son credo.

Ses réticences du début s'étaient lentement estompées. Roger avait fini par partager cette même croyance si fortement ancrée en elle que la vie, les vies fonctionnaient toujours avec un effet boomerang. On récoltait toujours, disait-elle, ce que l'on a semé que ce soit dans cette existence ou dans une autre.

Il avait connu beaucoup de difficultés en cherchant à comprendre cette façon d'imaginer le sens de notre présence terrestre. Dans son esprit, avant de la connaître, la vie n'était qu'une aventure plus ou moins brève qui commençait avec la naissance et s'achevait avec la mort. L'idée même qu'une « âme » puisse subsister à la disparition du corps physique lui était même inimaginable.

Rosalie n'avait jamais cherché à l'endoctriner de quelque manière que ce soit, elle aimait trop la liberté, respectant ses opinions mais cherchant malgré tout à lui faire partager les siennes.

- Imagine, imagine mon amour lui disait-elle emportée par ses élans dont elle était coutumière, que chaque être humain prenne conscience de la responsabilité de chacun de ses actes en sachant qu'il subira un jour ce qu'il a fait subir ici et maintenant ou plus tard et ailleurs mais d'une façon inéluctable, la vie serait si différente.

Roger demeurait généralement dubitatif à l'égard de ce genre d'allégation puis au fil des mois le doute s'était

transformé en jeu lorsque son « ange tombé du ciel » comme il la baptisait alors recherchait le besoin de se blottir dans ses bras pour lui transmettre son amour et la flamme qui la dévorait.

- Pourquoi, reprenait-elle tendrement enlacée contre son corps, voudrais-tu qu'il y ait encore des guerres ?

Il se taisait trop heureux de l'entendre poursuivre avec la même passion.

- Oui mon amour, pourquoi voudrais-tu que les hommes continuent à se haïr dès lors que chaque mot, chaque geste commis à l'égard de l'autre serait automatiquement une mise en accusation de soi-même ?

Roger la laissait parler ainsi, longtemps, lui caressant tendrement le visage avec une douceur dont il ne s'était pas cru capable auparavant. Il ne percevait bientôt plus les mots pour se laisser bercer par le tendre écho de sa voix.

La discussion (ou plutôt le monologue) s'achevait le plus souvent dans l'embrasement de leurs deux corps qui se retrouvaient ainsi unis, soudés l'un à l'autre dans une communion totale de leurs deux êtres.

Tant qu'elle avait partagé sa vie, lui offrant les deux cadeaux de sa chair, Lucie et Laurence, comme un don du ciel, il avait eu le sentiment de connaître le sens de son existence.

Et tout s'était écroulé.

Brutalement, sans prévenir, sans se soucier qu'on lui arrachait une partie de lui-même.

La plus belle.

L'autre, celle qu'il avait pourtant cru enfouir profondément dans les tréfonds de son âme était libérée.

Sans entraves.

- C'est pas possible ! Vous vous êtes forcément trompé, c'est que des conneries tout ça !!

Le médecin resta de marbre. En vingt ans de métier il en avait déjà tellement vu lorsqu'il lui fallait avouer son impuissance. Certains en apprenant l'effroyable nouvelle restaient sans voix, abattus, d'autres parfois pleuraient en silence et enfin plus rarement il y avait ceux, comme Roger Delat, qui manifestaient leur colère avec une douleur qui faisait résonner les murs ou renverser les tables. Par expérience il savait dans ces circonstances qu'il ne fallait pas qu'il ne se laisse lui-même entraîner par le flot des émotions. Il poursuivit d'une voix aussi calme et sereine que possible :

- Vous savez, Monsieur Delat, je souhaiterais m'être trompé (et il était sincère en disant cela, les cauchemars hantaient toutes ses nuits depuis si longtemps) mais il n'y a malheureusement aucune erreur possible sur le diagnostic.

- Je vais la sortir d'ici tout de suite pour faire d'autres examens...

- Vous en avez parfaitement le droit mais avant laissez-moi vous dire quelque chose d'important.

Le médecin sembla un instant chercher ses mots. En fait il attendait que son interlocuteur reprenne le contrôle de lui-même et soit parfaitement à son écoute.

- Il n'y a je vous le répète aucun doute qui puisse subsister. Votre femme a une...(il hésita à répéter ces mots qui faisaient si mal)...tumeur au cerveau et ce qui compte maintenant c'est qu'elle puisse partir sans souffrance, dans la dignité.

Roger s'était calmé aussi rapidement que le flot de sa colère l'avait emporté. Quelques larmes roulaient maintenant le long de ses joues. Il ne chercha même pas à les effacer.

Le praticien devina la question, celle qui lui était toujours posée, afin de soulager son interlocuteur.

- Votre épouse est déjà à un stade très avancé.

La phrase tomba comme un couperet, implacable.

- Il lui reste encore (ou plus que ?) deux mois à vivre tout au plus. Avec un accompagnement médical adapté, en soins palliatifs, elle ne ressentira aucune douleur.

Au fur et à mesure les poings de Roger s'étaient instinctivement refermés. Bien inutiles pour affronter cet ennemi invisible et impitoyable qu'était la maladie. Sa voix se fit chevrotante, hésitante :

- Elle le sait ?

- Oui, et elle a réagi avec beaucoup de courage. C'est elle qui m'a demandé de vous informer.

- Je dois en parler à nos deux filles ?

- Elle m'a dit qu'elle leur en parlerait à sa manière le plus rapidement possible car ses facultés mentales vont très vite s'altérer.

Roger avait le sentiment d'avoir la tête compressée dans un étau dont les mâchoires se refermaient irrémédiablement sur son crâne qu'il devinait exploser dans quelques minutes.

- J'ai prescrit un traitement à votre épouse à base d'antalgiques assez puissants qui devraient lui permettre de vivre (il hésitait toujours à employer ce mot) les deux à trois semaines qui viennent quasiment normalement.

Lorsqu'ils étaient rentrés à leur domicile, au cours du trajet en voiture, ils n'avaient pu échanger le moindre mot au sujet de la maladie. Cette Salope comme il la nommerait plus tard.

Les filles leur avaient fait la fête, leur sautant généreusement dans les bras, lorsqu'ils les avaient reprises chez la nourrice à deux pas de leur appartement.

La soirée s'était déroulée normalement (« quasiment » comme lui avait annoncé le médecin) sans que rien ne transparaisse un seul instant. Rosalie avait souri à Lucie et Laurence et ce sourire resterait à jamais gravé dans la mémoire de Roger.

L'image qu'il voulait conserver d'elle.

Après avoir couché les filles, ils étaient montés à leur tour. Roger s'était déshabillé lentement évitant de croiser le regard de sa femme. Puis, alors qu'ils étaient allongés l'un à côté de l'autre sans une parole depuis de trop longues secondes elle posa tendrement un doigt sur la bouche de Roger devinant les questions, les larmes, la douleur.

- Non, chéri demain s'il te plaît. Aime-moi, simplement aime-moi pour que je garde en moi l'empreinte de ton amour.

Il tenait par la main chacune de ses filles en arrivant à l'église. Pourquoi avait-il fallu que cette salope lui enlève sa moitié, cette autre partie de lui-même alors qu'à 28 ans la vie s'ouvrait devant elle avec encore tant d'amour à distribuer ?

Ses jambes semblèrent fléchir un instant lorsqu'il commença à gravir les premières marches du parvis. Il n'y croyait pas en ce Dieu, il n'y avait jamais cru vraiment mais c'était sa dernière volonté, le serment qu'il avait scellé avec elle. Malgré son envie de lui crier sa haine, lui que les hommes qualifiaient de « Bon » et qui s'était montré si « Cruel » il était entré dans sa maison. Pas avec le désir de faire la paix mais comme une déclaration de guerre. Sans répit, sans armistice.

Roger n'avait pas vraiment écouté, déjà refermé comme une huître, l'homélie funèbre de ce prêtre qui avait parlé de paradis, il s'en rappelait toutefois. Ce qui avait déclenché sur ses lèvres un rictus amer et affreux alors que lui-même vivait bien réellement un enfer épouvantable. Les blessures de l'âme sont souvent bien plus douloureuses que celles du corps, il le savait désormais.

Lucie et Laurence étaient restées stoïques, sans expression, devant le spectacle auxquelles elles semblaient étrangères du haut de leurs 3 et 5 ans. Leur maman leur avait dit qu'elle devait partir pour un très long voyage. La cadette avec toute sa candeur avait demandé si on pouvait lui téléphoner ou lui envoyer des dessins. Rosalie les avait serrées dans ses bras pendant de longues minutes avant de leur dire qu'elle serait toujours près d'elles par la pensée. Elle avait enfin ajouté qu'il faudrait que ses puces s'occupent bien de leur papa qui aurait beaucoup de chagrin.

Elles n'avaient pas vraiment compris ce qui s'était produit lorsque leur maman était partie pour ce grand voyage mais dans cette immense maison (c'était la première fois qu'elles entraient dans une église) elles avaient su instinctivement qu'il leur faudrait désormais protéger leur papa qui semblait si triste.

Alors que le cercueil descendait lentement dans sa demeure d'éternité Roger avait fermé les yeux. Il ne voulait pas graver cette image dans sa mémoire mais se rappeler toujours du dernier cadeau qu'elle lui avait offert.

Depuis 6H00 ce matin d'un mardi de Novembre maussade, la pompe à morphine avait été installée dans le bras de Rosalie dans cette chambre où la pluie battait les carreaux,

inlassablement. Roger savait déjà ce que cela signifiait. La veille au soir, les deux filles étaient venues embrasser une dernière fois leur maman. Rosalie semblait radieuse comme si toute trace de la salope avait disparue d'un coup de baguette magique. Il avait voulu croire au miracle jusqu'au moment où le médecin, le même qu'il avait rencontré la première fois, l'avait fait appeler dans son bureau au bout de ce couloir sinistre.

- Je sais ce que vous allez me dire Monsieur Delat mais je ne voudrais pas que vous ayez de faux espoirs.

Son rêve s'était effondré, fracassé en mille morceaux aussi aiguisés que des lames de rasoir.

- Mais Rosalie va beaucoup mieux, s'offusqua-t-il malgré tout.

- Je sais tout cela mais c'est souvent ainsi. On ne sait pas pourquoi mais dans les heures qui précèdent le grand départ les personnes retrouvent par une sorte de miracle que la médecine ne peut pas expliquer toutes leurs capacités.

- Vous...vous voulez dire que c'est bientôt la fin ?

La dernière syllabe s'étouffa dans sa gorge.

- Je ne vous dis pas cela pour vous faire souffrir Roger mais pour vous aider.

Il ne répondit pas. Aucun son ne semblait plus vouloir sortir de sa bouche.

- Depuis maintenant trois semaines que votre épouse est en soins intensifs dans notre établissement, vous avez dû chaque soir partir pour vous occuper de vos filles. Ce que je veux vous dire c'est que si vous en exprimez le désir, vous pourrez passer cette dernière nuit en compagnie de Rosalie.

Le médecin avait besoin de poursuivre pour soulager sa conscience.

- J'imagine que vous devez me détester car je n'ai jamais eu le bonheur de vous apporter la bonne nouvelle mais sachez

combien je compatis et je souffre avec vous car moi aussi je ne peux me résoudre à admettre l'inacceptable. Pour le moins j'essaie d'adoucir cette épreuve. Maintenant retournez avec votre famille pour profiter de chaque seconde si précieuse qu'il vous reste et réfléchissez à ma proposition. Je sais qu'elle vous fera beaucoup de bien.

Roger parvint à éructer un « Merci » avant de courir rejoindre les femmes de sa vie. Sa décision était déjà prise.

A partir de 23H00 Rosalie commença à sombrer dans le coma. Pas une seconde il ne lui lâcha la main. Il n'avait pas dormi lorsque à 6H00 l'infirmière vint installer la pompe à morphine. Rosalie n'avait pas repris conscience.

A 10H55, elle fût agitée de légers soubresauts puis mécaniquement elle chercha à s'asseoir sur son lit. Ses yeux étaient déjà clos. Avec la dose de morphine qu'ils lui avaient injectée dirait plus tard le médecin, elle n'aurait jamais dû avoir la possibilité de se relever. Pourtant une force qu'elle avait puisée au fond d'elle-même dans des ressources insoupçonnées lui avait permis de le faire. Elle tendit les bras semblant implorer Roger qu'il s'approche. Il s'agenouilla et elle enserra aussitôt ses bras autour de sa tête avant de se pencher en avant pour que sa bouche vienne caresser son oreille droite.

Rosalie prononça les deux petits mots qu'il adorait tant entendre. Non, il n'avait pas rêvé, il en était sûr. Ceux-ci résonnaient encore en lui comme le dernier message qui avait précédé le grand départ :

« JE T'AIME »

Puis elle s'était effondrée sur son lit, toute force évanouie. Moins d'une minute plus tard elle poussait son dernier soupir. Et le silence...

4

L'homme qui était assis à la table en face de lui dans ce café parisien où il aimait se perdre dans la multitude, anonyme, le dévisagea longuement. Celui-ci portait un costume de bonne coupe qui faisait plutôt désordre dans ces lieux où l'on rencontrait plus fréquemment des personnes vêtues de jeans et de blousons de cuir noir plutôt que des individus avec un pantalon et une veste de tweed. Sans oublier la cravate, bien sûr, l'éternel accessoire de l'apparence.

L'homme se leva de son siège et s'approcha de Roger en lui tendant la main :

- Excusez-moi de vous importuner mais il me semble vous connaître.

Roger chercha désespérément dans sa mémoire. Depuis que Rosalie était partie (il ne parvenait toujours pas à employer le mot plus adéquat de « morte ») celle-ci semblait s'être totalement vidée, le disque dur cassé. Seuls parvenaient à subsister avec une incroyable netteté chaque détail des moments partagés avec elle. Le reste avait été comme zappé, inutile.

- Ne seriez-vous pas Roger Delat ? insista l'individu.

Il fit un vague geste d'assentiment de la tête toujours incapable de mettre un nom sur ce visage qui lui paraissait parfaitement inconnu.

- Tu ne te rappelles pas de moi. Philippe Poulard, filou comme tu me surnommait alors. Nous avons été dans la même classe en 4° et en 3° au collège de la Bretonnière.

Oui il s'en souvenait maintenant mais le physique de ce copain d'enfance avait bien changé. A l'époque il était plutôt

fluet avec une stature assez maigrichonne doublée d'un caractère réservé voire timide qui le faisait plus souvent qu'à son tour prendre pour le souffre-douleur de la plupart de ses camarades. Sauf pour Roger qui était devenu son « protecteur » attiré. Il est vrai qu'il ne valait mieux pas se frotter à lui lorsqu'il était en colère. Pourquoi s'était-il comporté ainsi avec ce Philippe, il ne s'en rappelait pas alors que son caractère le faisait plus souvent se comporter comme un « tyran » à l'égard des autres membres de la classe que comme un défenseur de l'opprimé. La vie était ainsi pleine de ses mystères.

Il lui tendit la main et l'invita à s'asseoir à sa table.

- Je peux t'offrir un verre ?

- Oui mais c'est moi qui invite. Ah ! Tu peux pas t'imaginer comme cela me fait plaisir de te retrouver.

Roger ignorait encore s'il devait partager ce sentiment. Les choses étaient tellement différentes depuis cette époque si lointaine. Le temps avait fait son œuvre et érodé lentement les souvenirs agréables qu'ils avaient en commun, jusqu'à pratiquement les effacer.

Ils trinquèrent à l'amitié puis l'inévitable question arriva :

- Alors qu'est-ce que tu deviens Roger ?

Il s'interrogea lui-même. Qu'avait-il fait au juste de sa vie depuis qu'ils s'étaient perdus de vue après la fin de la troisième. Pas grand-chose en réalité s'il lui fallait en dresser un bilan honnête. Un nouveau et énième changement de foyer d'accueil et son désir, sans opposition, d'arrêter d'être poursuivi par ses études (cela le faisait rire autrefois). Les fugues, les vols, les débrouilles pour survivre. Plus tard les petits boulots sans qualification d'où il s'échappait généralement avant le terme du contrat afin d'être « libre » selon sa propre expression. Une liberté avec des barreaux un

peu plus espacés mais sans possibilité de s'en échapper vraiment.

Et puis la seule chose qui avait vraiment compté, sa rencontre avec son ange tombé du ciel. Le terme lui semblait de plus en plus juste puisque un Dieu avait choisi suivant son bon vouloir de la reprendre auprès de lui sans se soucier de ceux qui vivaient encore en bas et qui avaient tant besoin d'elle.

- Tu sais il n'y a pas grand-chose à en dire mais toi, indiqua-t-il en lui adressant une petite tape amicale sur l'épaule, ça a l'air de plutôt bien marcher.

Il n'avait pas envie d'évoquer son passé. Trop mal. Il se força toutefois à sourire à son ancien ami. Les lèvres étaient encore crispées par la douleur qui ne parvenait pas à s'atténuer bien que Rosalie se soit envolée depuis bientôt huit mois mais Philippe paraissait tellement radieux que sa joie en était presque communicative.

- Oui je dois bien reconnaître que ça fonctionne plutôt bien pour moi.

- Le boulot que tu fais semble bien rémunéré pour pouvoir te payer un costard pareil !

La remarque ne se voulait pas désobligeante et d'ailleurs Philippe n'en prit aucun ombrage. La réussite sociale avait ses attributs.

- Tais-toi répondit-il en riant, je ne parviens toujours pas à m'habituer à ce genre d'accoutrement mais j'ai pas vraiment le choix compte tenu de ma clientèle.

- Rassure-moi, tu n'es pas devenu ministre au moins !

- Non mais tu n'es pas tombé bien loin car je travaille principalement pour la Défense Nationale qui est mon meilleur client.

- Attention filou, tu as devant toi un authentique réformé du Service National.
- Antimilitariste ?
- Non simplement quelqu'un qui n'avait pas envie de crapahuter pendant 12 mois avec un sac sur le dos lesté d'une trentaine de kilos. Heureusement maintenant ils n'ont plus qu'une journée à faire.
- Toujours rebelle hein ? Tu n'as pas changé...
- Pas vraiment mais j'ai dû finir par me calmer un peu, j'ai pris suffisamment de coups de bâtons derrière les oreilles pour cela.
- Tu sais Roger, oublie mon beau costume tout neuf et derrière tu trouveras un homme, comme toi, qui pense qu'il existe encore trop de choses injustes en ce bas monde. Pendant longtemps j'ai passé mon temps à me lamenter sur mon sort et puis un jour j'ai eu un déclic et j'ai décidé d'avancer.

Roger repensa avec nostalgie à Rosalie qui ne cessait de lui répéter qu'il n'existait pas de mérite sans la lutte, sans triompher de toutes ses faiblesses, sans tirer les leçons de ses erreurs en puisant sa force dans les épreuves qui nous étaient imposées.

Conneries que tout cela. Quel enseignement pouvait-il bien tirer de la mort de son épouse ? On n'avait qu'une vie, pensait-il, il fallait en profiter au maximum sans se laisser emmerder par toutes ses contraintes. Il préféra dévier un peu le sujet qui devenait glissant :

- Tu dois te faire un max de blé dis donc.
- Ce n'est pas l'essentiel pour moi mais d'abord de m'accomplir tout en gardant une certaine morale, une certaine éthique en respectant les autres.

- Foutaises que tout ça Filou ! Ne me parle surtout pas de religion ou de morale car je risque de devenir grossier !
- Alors changeons de sujet s'il te plaît. Je suis trop heureux de t'avoir retrouvé pour m'engueuler avec toi.
- C'est quoi ton job au juste ?

Roger regrettait de s'être laissé ainsi emporter devant la sincérité de son ami. Le timbre de sa voix s'abaissa aussitôt.

Mais pourquoi fallait-il donc, après Rosalie, rencontrer des personnes aussi irréalistes sur le sens de la vie qui se limitait à seulement en profiter, en jouir sans s'embarasser d'une quelconque morale qui en constituait un frein bien réel.

Le monde serait-il peuplé de ces idéalistes ?

- Je t'ai dit tout à l'heure que j'étais content de te retrouver et j'étais totalement sincère en disant ça. Tu vas voir à quel point tu as joué un rôle dans mon boulot.

Aucun reproche ne perçait dans le fond de sa voix. Sa sincérité n'était pas feinte.

- Excuse-moi Filou pour mon emportement. Depuis quelques mois j'ai parfois les nerfs en pelotes.

Il eût envie à cet instant de lui parler de ses deux filles, de son épouse qui lui avait été si brutalement enlevée. Se soulager de ce fardeau qu'il avait à porter sur le cœur mais quelque chose au fond de lui l'en empêchait.

- Tu sais, mais je crois que tu l'as déjà deviné, je ne crois pas au hasard car je parlais encore hier soir de toi à ma femme...
- Félicitations le coupa-t-il, tu as réussi à trouver l'âme sœur, je suis bien content pour toi.
- Elle est merveilleuse. Une femme vraiment fantastique.

Le regard de Roger se brouilla quelques secondes.

- Je suis persuadé qu'elle sera enchantée de faire ta connaissance. Depuis le temps que je lui parle de toi.

Il était à la fois étonné et surpris. Philippe faisait-il preuve d'hypocrisie en disant cela ? Comment pouvait-il avoir compté à ce point pour cet ami qu'il n'avait finalement connu que durant deux ans de sa vie et il y avait déjà si longtemps.

Philippe anticipa devinant ses doutes en lisant sur son visage comme dans un livre ouvert :

- Tu es en train de penser que je suis devenu un sacré baratineur, hein ?
- Non pas du tout répliqua Roger sans véritable conviction.
- Te rappelles-tu comment j'étais lorsqu'on s'est connu ?

Il fit lui-même les questions-réponses.

- Quelqu'un d'assez maigrelet et chétif si tu te souviens bien. A l'époque j'étais tout petit pour mon âge, je ne devais pas mesurer plus d'un mètre cinquante. C'est seulement à partir de 17 ans bizarrement jusqu'à 19 que j'ai pris 30 centimètres d'un coup sans traitement particulier. On me traitait jusqu'en fin de 3° comme le souffre-douleur de tout le monde. Sauf toi Roger, sauf toi ajouta-t-il avec une pointe de nostalgie dans la voix.

- C'était bien normal répondit Roger avec beaucoup d'humilité.
- Non ce n'était pas normal. Il n'y avait aucun raison que tu deviennes mon protecteur à l'égard des autres élèves car je n'avais rien à te donner en échange.
- Si peut-être beaucoup plus que tu ne le penses puisque tu m'offrais ton amitié.
- Tu étais le seul à m'appeler gentiment Filou tandis que les autres me traitaient de « Fillette » mais surtout, plus que te battre pour me défendre, tu savais trouver les mots justes pour me reconforter, pour croire en moi.

Roger ne savait que répondre ému par tant de franchise. Il ignorait jusqu'à présent avoir tenu ce rôle mais il en éprouvait maintenant une certaine fierté.

- Après la fin de troisième nos vies se sont séparées mais je n'ai jamais cessé de penser à toi. Je t'ai même écrit plusieurs lettres qui me sont toutes revenues avec la mention « n'habite pas à l'adresse indiquée ». Toujours est-il que j'ai décidé de suivre tes conseils en choisissant de me battre, sans baisser les bras, en oubliant le petit garçon que j'avais été et qui était devenu un homme grâce à toi.

- Tes paroles me vont droit au cœur Filou.

Bon sang qu'il n'aimait pas ainsi s'épancher sur ses émotions mais les mots lui étaient venus naturels.

- Je me suis découvert une passion pour l'électronique et j'ai suivi jusqu'à 25 ans pratiquement toutes les études qu'on pouvait faire dans cette voie, de la théorie à la pratique.

- Plutôt pas mal pour quelqu'un, si ma mémoire est bonne, qui voulait arrêter ses études après le BEPC !

- C'est sans doute ce que j'aurais fait si je ne t'avais pas écouté.

- Et ce boulot te rend-il heureux au moins ?

- Plus que tu ne peux l'imaginer. Durant deux ans j'ai fait de la recherche et du développement dans différents laboratoires avant de monter ma propre boîte il y a à peine un an et demi.

- Tu inventes des trucs ?

- J'ai notamment déposé récemment un brevet concernant un matériel dont j'espère pouvoir te parler prochainement car il y a toutes les chances qu'il soit sans doute classé « Secret Défense ».

- Alors si c'est si secret, pourquoi m'en parler ?

- Tu as du boulot actuellement ?

- Non mais...

Philippe lui tendit une carte de visite qui avait toutes les apparences d'une carte de crédit.

- Alors viens me voir demain matin à l'adresse qui est indiquée au dos.

- Mais je n'y connais rien en électronique.

- Je n'emploie pas que des ingénieurs dans ma boîte, j'ai aussi besoin d'un homme de confiance pour travailler avec moi.

- Je te remercie Filou mais...

- Tu vas arrêter avec tes « mais ». J'ai une dette envers toi et j'ai bien l'intention de la rembourser même si je ne pourrais sans doute jamais m'en acquitter que d'une toute petite partie.

Ils s'étreignirent, dans les bras l'un de l'autre, quelques minutes plus tard avant de se séparer.

5

Philippe vint l'accueillir personnellement dans le hall de l'immeuble. Il n'avait pas dû patienter plus de cinq minutes dans ce fauteuil luxueux de la salle d'attente avant qu'il n'apparaisse.

- Dis Filou, lui glissa-t-il aussitôt à l'oreille après l'avoir chaleureusement salué, tout ça t'appartient ?

- Ouais, pas mal hein ?

Roger était impressionné par tout ce gigantisme, ce luxe ostentatoire, pas tapageur non mais raffiné à l'extrême avec ce dôme de verre qui les surplombait couronné en son sommet par ce vitrail qui représentait des étoiles. Dans la partie basse les murs étaient recouverts d'un tissu tendu avec un dégradé de couleur qui allait du bleu pâle depuis le sol pour parvenir à un bleu nuit profond dans sa partie haute, celle qui rejoignait la couronne de verre. Le hall d'accueil circulaire ne devait pas mesurer moins de deux cents m² avec dans sa partie centrale un unique bureau au design délicat où trônait une secrétaire dont la seule vue pouvait enchanter la journée la plus triste. Tout autour étaient disposés de lourds fauteuils de cuir bleu dans un agencement qui pouvait sembler, à première vue, hétéroclite mais qui après une observation plus attentive était dicté par le souci d'une forme d'intimité, de chaleur. Plusieurs groupes pouvaient y prendre place afin d'y discuter tranquillement sans gêner leurs voisins. Devant chaque ensemble de fauteuils étaient installées de petites tables basses avec un plateau en verre où l'on retrouvait le même décor constellé d'étoiles que sur le vitrail du dôme.

- Je possède cet immeuble, ajouta-t-il avec une certaine fierté. Il totalise près de cinq mille m² mais viens je vais te faire visiter.

Philippe s'approcha de l'une des dizaines de portes anonymes qui entouraient le hall et la poussa négligemment. Roger s'attendait à trouver derrière le vaste bâtiment que son ami avait évoqué mais ils se retrouvèrent dans un petit couloir sans fenêtre au bout duquel se trouvait une nouvelle porte qui paraissait beaucoup plus massive que la précédente.

- Nous allons entrer dans le cœur de l'entreprise, indiqua simplement Philippe.

Ce dernier s'approcha de son ami et sortit de sa poche un badge magnétique qu'il accrocha sur le revers de sa veste. La mention « Visiteur » apparaissait en gros caractères surmontée de codes à barres.

- Si tu ne portes pas ce badge en permanence avec toi à l'intérieur de l'établissement tu vas sans aucun doute te faire refouler par la sécurité même en ma compagnie.

- Dis donc, ça ne rigole pas chez toi !

- Nous travaillons sur des applications militaires ultra sensibles. C'est le Ministère de la Défense qui nous a imposé ces règles de sécurité et une multitude d'autres que tu découvriras petit à petit mais c'est la condition impérative pour travailler avec eux.

Philippe décrocha sa propre carte de son support et l'engagea dans un lecteur masqué dans le mur. Quelques secondes s'écoulèrent avant que la lourde porte ne s'ouvre enfin.

Derrière celle-ci un garde en uniforme apparut la main droite posée sur la crosse d'un pistolet de fort calibre. De la gauche il tenait une sorte d'appareil qui émettait des bips

sonores assez stridents qu'il passa méthodiquement autour des deux hommes.

Roger demeura parfaitement immobile le temps que se déroule cette opération. Seuls ses yeux virevoltaient sur le pistolet du garde dans l'inquiétude, que par un geste brusque, il ne le dégaine.

- C'est bon, vous pouvez y aller éructa bientôt le gardien zélé qui ne semblait pas perturbé par la présence de son patron.

Il reprit aussitôt son poste près de la porte d'entrée tel un automate.

Roger n'était pas homme à se laisser impressionner aussi facilement mais il dut malgré tout reconnaître l'inquiétude qu'il avait eue devant ce type qui pouvait aussi aisément glacer les sangs.

- Il m'a mis les pétoches ton cerbère ! J'avais le sentiment qu'il m'aurait transformé en passoire si j'avais toussé !

- Ça surprend un peu au début mais on s'y fait très vite, rassure-toi.

- J'espère que les autres mecs qui travaillent pour toi sont plus sympathiques car je vais finir par me choper une jaunisse !

Philippe partit d'un grand éclat de rire sonore qui détendit instantanément l'atmosphère.

- N'aies pas d'inquiétude Roger, tu viens de terminer le pire, passons maintenant au meilleur.

La salle, immense, n'était pas cloisonnée. Des dizaines de personnes en blouses blanches étaient affairées à des tâches qui lui étaient totalement inconnues au milieu de ces machines où clignotaient des diodes rouges et vertes. Il pensa à une ruche. Oui c'était bien ça une ruche avec ses ouvrières et ses soldats tandis qu'il se promenait dans les allées encombrées de câbles électriques multicolores en compagnie

de la Reine. L'idée le fit sourire. Philippe ne donnait pas vraiment l'impression d'une reine mais son imagination fertile l'avait ainsi travesti durant quelques secondes.

- Qu'est-ce qui t'amuse autant ?

- Rien fit-il en revenant à la réalité, je te raconterai plus tard (avec un peu de chance pensa-t-il il n'y aurait pas de plus tard pour retracer son délire maniaco-psychotique).

- Si tu me disais plutôt ce que tu fabriques ici, ajouta-t-il plus sérieux.

- Peux-tu garder un secret ?

- Tu crois sérieusement que je serais ici si tu pensais le contraire.

- Non bien sûr mais j'aurais aimé l'entendre de ta bouche. Un peu comme un pacte scellé entre toi et moi.

Roger prit une mine de circonstance en ramenant sa main droite à plat au niveau de son cœur.

- Je te jure solennellement que tu peux avoir toute confiance en moi. Jamais je ne trahirai ce secret, croix de bois, croix de fer, si je meurs je vais en enfer.

Philippe eut beaucoup de difficultés à conserver tout son sérieux. Aucun membre du personnel n'avait pu entendre la réplique quelque peu théâtrale de Roger mais il reprit pourtant :

- Sois un peu plus sérieux je t'en prie. On n'est pas ici pour s'amuser car imagine si quelqu'un avait entendu, je passerai pour quoi ?

- Quelqu'un qui a beaucoup d'humour.

Il observa la mine désormais accusatrice de Philippe.

- Non, plus sérieusement, je m'en excuse Filou. Je ne recommencerai plus.

- J'espère bien au contraire que tu continueras à me faire marrer avec tes pitreries mais lorsque nous ne serons que tous les deux et en dehors de ces locaux.

- Alors ai-je maintenant le droit d'entendre ton secret ?

- Tu n'y connais vraiment rien du tout en électronique ?

- Rien de chez rien.

- Tu sais au moins comment fonctionne un radar ?

- Pas beaucoup plus pour être honnête.

- Bon, il va falloir commencer par te donner un petit cours.

Roger eut envie d'ajouter une boutade mais au dernier instant, alors que les mots s'étaient déjà formés sur ses lèvres, il s'en abstint. Celle-ci, il le présentait, aurait été assez malvenue.

- Je suis tout à ton écoute lâcha-t-il à la place avec un air qui se voulait sérieux.

- Alors commençons. L'antenne radar émet des ondes par impulsions successives de brève durée, de l'ordre du millièmième de seconde ou moins. Les courtes longueurs d'onde utilisées permettent à l'antenne de rayonner un faisceau très directif. L'obstacle touché par le faisceau diffuse l'impulsion, même à travers le brouillard le plus épais, et la réfléchit vers l'antenne. Le temps mis par l'impulsion pour accomplir l'aller-retour donne la mesure de sa distance et la position de l'antenne indique sa direction. Le signal de retour, l'écho, est fortement amplifié et fournit sur l'écran du radar un signal clair directement exploitable ou destiné à être traité par un ordinateur.

- Je crois avoir à peu près compris mais cela ne m'indique toujours pas quelle est la nature de ton invention. Tu as développé un radar encore plus perfectionné peut-être ?

- Non pas exactement car le premier brevet a été déposé en 1904 par un Monsieur Hülfsmeyer, un allemand, pour

l'utilisation des ondes hertziennes à des fins de détection. Depuis le système a été amélioré pour être aujourd'hui quasiment parfait.

- Alors je ne comprends toujours pas.

- Plutôt que de chercher à améliorer le système, j'ai pensé qu'il serait intéressant de découvrir les moyens de le contrer.

- Et je présume que tu as trouvé.

- Tu présumes effectivement bien puisque mon invention permet, grâce à une électronique embarquée, dans un avion par exemple, d'effacer toute signature radar.

- Tu veux dire par là que grâce à ta découverte un objet volant avec ton invention à son bord ne pourrait plus être détecté par aucun radar ?

- Exactement !

- Je vais peut-être dire une connerie mais je me rappelle avoir vu il y a quelques mois un reportage sur un avion furtif avec une forme bizarre dont disposait les américains depuis déjà quelques années.

- Oui, cet avion a même rempli plusieurs missions opérationnelles avec succès lors de la guerre du Golfe mais le problème est que sa technologie est aujourd'hui largement dépassée. Plusieurs systèmes ont été mis au point avec plus ou moins de réussite suivant les pays utilisateurs qui permettent désormais de pouvoir localiser cet avion à quelque endroit du globe qu'il puisse se trouver avec une précision diabolique.

- Et ton invention n'a pas ce genre d'inconvénient je présume ?

- Pas encore je dirais plutôt car en faisant preuve d'une certaine lucidité il est parfaitement clair dans mon esprit que tôt ou tard une parade sera trouvée par nos adversaires...

- Sauf poursuivit Roger, qu'un peu comme aux échecs il vaut toujours mieux avoir au moins un coup d'avance.
- Tu as tout compris avec toutefois une petite précision supplémentaire. En réalité nos ennemis ne devront pas trouver une parade mais peut-être des centaines, voire des milliers.

Roger afficha ouvertement un certain scepticisme devant cette allégation gratuite.

- Rassure-toi Roger s'en offusqua le scientifique je ne suis pas devenu complètement mégalomanie. Tu vas comprendre pourquoi je dis tout cela avec autant de ferveur et de certitude. Dans le cas de l'avion furtif que tu évoquais à l'instant il faut des dizaines de millions de dollars pour construire un seul appareil ce qui limite nécessairement le nombre de ceux fabriqués et par voie de conséquence facilite leur surveillance par nos ennemis potentiels. Maintenant imagine une mallette de la taille d'un gros attaché-case qui peut être embarquée à tout moment sur n'importe quel appareil capable de voler voire même s'intégrer directement dans le logement d'un missile balistique quelconque. Que va-t-il se passer à ton avis ?

- L'idée est proprement géniale ! On multiplie le risque, sans surcoût supplémentaire important tout en limitant corrélativement la possibilité pour l'ennemi de le détecter d'une manière efficace à moins d'employer des moyens qui seraient obligatoirement colossaux.

- Alors que penses-tu de tout cela ?

- Que c'est à la fois merveilleux et épouvantable Imagine à ton tour qu'un pays disposant de l'arme atomique utilise ce procédé, il pourrait détruire son ennemi sans que celui-ci ne puisse riposter ou beaucoup trop tard.

- C'est bien ce à quoi le Ministère de la Défense a immédiatement pensé. Tu comprends maintenant peut-être

mieux les mesures de sécurité qui sont prises dans ce bâtiment.

- Question sans doute idiote mais ton système est-il fiable à 100% ?

- Oui, il reste encore quelques mises au point finales actuellement en cours mais nos résultats sont très encourageants. D'ici deux mois au maximum le produit sera totalement opérationnel.

- Question absurde : Pourquoi ne pas chercher à vendre ton invention à d'autres pays ? Il n'y a pas de doute que tu puisses devenir multi milliardaire et encore en dollars !

- L'idée aurait pu m'effleurer l'esprit je le conçois mais je t'ai déjà dit que j'avais une certaine morale. La France ne se servira jamais de cette arme mais il est important qu'elle puisse en disposer dans son arsenal et ceci dans un but purement dissuasif. Dans mon esprit, cette invention n'est pas faite pour la guerre mais pour préserver la paix, le fragile équilibre du monde comme ils disent.

- Je partage totalement ton point de vue.

- Alors tu commences quand ?

- Tout de suite si c'est possible.

- Embauché ?

- Embauché !

6

- Allez mes puces, on est presque arrivés.

Il travaillait depuis trop peu de temps dans l'entreprise pour avoir pu acheter à ses filles les vêtements dont il rêvait pour elle à l'occasion de cette soirée. Les nombreuses dettes à éponger avaient englouties sa première paye. Elle n'y suffirait pas mais avait toutefois rassuré son banquier lequel s'était décidé à accorder quelques délais supplémentaires. Le bulletin de salaire avec l'entête de la Société Poulard n'était pas étranger à cette « largesse » dont il n'était pas coutumier lorsque Roger avait négligemment lâché dans la conversation que Philippe, son PDG, était également son ami d'enfance.

Quel monde d'hypocrites pensait-il de plus en plus où l'on pouvait vous planter un poignard dans le dos un jour et se prosterner à vos pieds le lendemain. Au nom d'un seul et unique Dieu, celui qui faisait tourner le monde depuis si longtemps : Le Fric ! Il en avait éprouvé une certaine jouissance de ce nouveau pouvoir qui s'entrouvrait désormais à lui. La sensation était trop agréable pour ne pas l'éprouver encore.

Roger ignorait en cette minute combien il deviendrait accro à cette foutue drogue. Jusqu'à sa destruction.

Philippe l'attendait sur le perron de la magnifique villa qu'il occupait dans ce quartier chic de Versailles, celui réservé aux élites. Plus que l'admiration pour l'imposante bâtisse fin XIX° entourée d'un parc dix fois plus grand que celui, public, où il emmenait promener ses filles le dimanche, il avait ressenti une forme de honte. Honte pour lui-même et sa situation

matérielle face à cet ami, parti avec les mêmes armes dans la vie et dont la réussite était éclatante.

Il jeta un œil furtif sur la Porsche dans l'allée alors qu'il descendait de ce taxi qui l'avait conduit jusqu'en ces lieux où il regrettait maintenant de se trouver. Pourquoi avoir accepté cette invitation ? Tout semblait désormais séparer les deux hommes.

Cette première vraie journée de printemps était radieuse. Le soleil semblait avoir triomphé des derniers nuages, des derniers frimas de l'hiver. Une journée qui aurait pu être magnifique, agréable si le froid ne s'était pas immiscé dans le cœur de Roger.

Ce ne fût peut-être qu'un détail mais tout chavira dans la tête de Roger lorsqu'il découvrit Philippe avec ce petit polo blanc frappé du signe du crocodile lorsque lui portait cette chemise bon marché qui avait résisté à tous ses efforts pour effacer les plis lorsqu'il l'avait repassée la veille. Un torrent de lave en fusion commençait à gronder en lui.

Tout cela n'était-il pas si injuste ?

Sa résolution fut prise à cette minute. Elle fut définitivement ancrée en lui lorsque Philippe lui présenta son épouse. Peut-être aurait-il réagi autrement si elle avait été différente. Ses filles elles-mêmes eurent la même réaction d'étonnement en découvrant la jeune femme.

Hormis sa chevelure un peu plus longue et ondulée elle ressemblait trait pour trait à Rosalie. Sa sosie, sa jumelle, son double terrestre. La même étrange douceur émanait, resplendissait de tout son être comme si un soleil brûlait en elle et réchauffait ceux qui l'entouraient, de ses rayons.

- On dirait que ça ne vas pas questionna la jeune femme inquiète en tendant la main à Roger.

- Si, si ça va aller. Je suis désolé mais vous ressemblez à une personne que j'ai beaucoup aimée.

- Tu es bien sûr ajouta Philippe car ton visage est subitement devenu très pâle.

- Rassurez-vous tous, ça ira beaucoup mieux dans quelques minutes. Ce n'est qu'un petit malaise.

Il se força à sourire mais celui-ci était crispé. Son regard ne parvenait pas à se détacher de cette jeune femme dont l'image lui rappelait tellement de souvenirs. De bonheur aussi, perdu, saccagé, envolé pour un voyage sans retour.

- Mais je manque à tous mes devoirs se reprit-il, je voudrais vous présenter mes deux petits anges

La jeune femme s'approcha des filles mais au lieu de tendre la main comme il s'y était attendu, elle s'agenouilla pour les embrasser tendrement sur les deux joues sans que Lucie, ni Laurence, d'ordinaire moins sociables à l'égard des personnes inconnues ne manifestent le moindre geste de rejet.

Son cœur allait exploser. Philippe souriait ne sachant pas la douleur qui irradiait son ami. A son tour il prit la plus petite dans ses bras et la souleva du sol avant de lui adresser un petit baiser sur la joue. Il en fit de même pour sa sœur qui restait obnubilée par la présence de cette femme qui ressemblait tant à sa mère.

- Vous êtes une sœur à notre maman ? la questionna-t-elle bientôt trahissant les consignes de leur père qui leur avait bien demandé d'être polies avec les personnes qu'ils allaient rencontrer. La question ne lui semblait pas impolie.

- Je vous prie de bien vouloir l'excuser intervint Roger aussitôt.

- Il n'y a aucun mal. Philippe m'a parlé de votre épouse qui a nous quitté trop tôt et tel que vous lui avez décrite, j'aurais été fière d'être sa sœur.

Même dans le phrasé, la gentillesse sincère de cette femme, il pouvait reconnaître Rosalie. Elle s'adressa d'une voix douce à Laurence en lui serrant la main tendrement dans la sienne.

- Non je ne suis malheureusement pas la sœur de ta maman mais si tu veux on peut devenir de bonnes amies toutes les trois avec ta petite sœur.

- Comment tu t'appelles ? demanda Lucie avec toute la candeur de son jeune âge.

Roger allait de nouveau intervenir mais d'un geste serein elle l'en empêcha.

- C'est elle qui a raison, Roger. Elle fût prise d'un doute. Je peux vous appeler Roger au moins ?

- Bien sûr que oui et je pense qu'on pourrait également se tutoyer, ce serait plus sympathique.

- Très bonne idée nota Philippe.

- Oui je préfère aussi car je ne suis pas très, comment dire, « cérémonie ».

- Moi, c'est Angélique, reprit-elle.

- Et moi Laurence.

- Et moi Lucie lança dans la foulée sa cadette qui ne voulait pas être en reste.

- Bon puisque les présentations sont maintenant faites, si nous passions tous au salon afin de prendre l'apéritif. Pas pour vous les filles fit-elle en leur décochant un clin d'œil complice, je vous ai préparé du jus de fruits frais, vous aimez j'espère ?

Ce fût en chœur qu'elles répondirent d'un oui direct et sonore.

L'apéritif et le dîner qui suivit se déroulèrent dans la bonne humeur. Roger restait seulement impressionné par tous les ouvrages anciens que renfermait la bibliothèque du salon. Celle-ci occupait à elle seule un pan entier du mur sur plus de

huit mètres de longueur. Les rayonnages s'empilant du sol au plafond sans souci de rigueur en fonction de la seule taille des livres.

- Vous...Tu, excuses-moi, lis beaucoup ?

- Aussi souvent que je le peux répondit Angélique avec douceur. J'aime particulièrement les livres anciens car je pense qu'ils ont une âme. Avant d'être ouverts pour la première fois, un ouvrage, quel qu'il soit, n'est rien d'autre que du papier relié avec des tas de caractères imprimés à l'intérieur. Par la suite il s'imprègne de la personne qui le lit, qui vibre en découvrant les histoires, qui se crée son propre imaginaire.

- Rosalie aimait aussi beaucoup lire.

Roger avait passé toute la soirée à éluder tout sujet qui aurait pu lui rappeler son épouse mais la vue de ces milliers de romans, de biographies, de livres d'histoires et d'aventures avait provoqué l'inévitable rapprochement avec cette passion qu'avaient en commun les deux femmes. Si dissemblables par leur environnement matériel mais tellement proches par leur ressemblance physique frappante bien sûr mais aussi par leurs goûts.

Par une sorte d'intuition qu'ont seules les femmes, Angélique sut qu'il fallait immédiatement changer de sujet. Cet homme, elle le savait, elle le sentait, souffrait. D'avoir tant aimé Rosalie, de conserver au fond de lui, bien qu'elle éclatât parfois, cette rage contre l'injustice dont la vie le rendait victime.

- Et ce nouveau boulot te plait-il ?

- Oui, ton mari m'a offert une chance formidable mais aussi confié une sacrée responsabilité !

- Je dois bien reconnaître que la tâche n'est effectivement pas très aisée puisque je devais m'en occuper avant ton arrivée

mais tu t'en sors très bien et cela me permet d'être beaucoup plus disponible pour d'autres travaux, plus efficace grâce à toi.

- C'est vrai papa ? demanda Laurence.

- Je croyais que les petites filles n'avaient pas le droit d'intervenir dans les conversations des grands.

- Ne la gronde pas Roger s'il te plaît, intervint Philippe, elle voulait juste savoir si son papa était content et heureux.

- Alors sachez que je suis effectivement très heureux de faire ce boulot bien que superviser toute la sécurité de l'entreprise me prend beaucoup de temps puisqu'il faut être sur place avant les autres et partir après le dernier traînard...et tu as quelques beaux spécimens Filou dans ce domaine.

- Ouais, les créatifs sont tous un peu comme ça. Ils n'ont pas l'œil constamment fixé sur la montre comme certains fonctionnaires que je peux observer lorsque je me rends au Ministère.

- Toujours est-il que cela me plaît énormément. Cela m'a même permis de découvrir que les gardiens à l'apparence la plus revêche dans le boulot se montraient les plus sympas leur service terminé.

- C'est d'ailleurs un peu ce qu'on leur demande. Il ne faut en aucun cas mélanger le boulot et le plaisir, c'est toujours dangereux. Cela t'a en tout cas permis d'apprendre qu'on ne doit jamais se fier aux apparences, elles sont parfois bien trompeuses.

Roger ne répondit pas et se contenta de soulever son verre pour porter un toast à cette soirée de retrouvailles. Philippe par naïveté sans doute mais peut-être également à cause de ce dîner trop copieusement arrosé ne mit pas en pratique la leçon qu'il venait d'énoncer. Il se fia aux apparences.

Il découvrit pourtant le regard envieux de son ami lorsque celui-ci prit congé une heure plus tard non sans avoir

ostensiblement tourné la tête vers sa Porsche rouge stationnée à deux pas du perron. Il l'entendit même distinctement prononcer cette phrase qui aurait pu constituer une mise en garde, un avertissement :

- J'aurai moi aussi bientôt une voiture comme celle-là...

Il ne parvenait plus à évoquer Rosalie avec la même mélancolie qu'auparavant, seulement avec cette rage qui ne faisait que grossir, telle la tumeur qui l'avait emportée. Lorsque parfois des larmes venaient gonfler ses yeux, il finissait par ne plus éprouver de peine pour cette mort absurde mais pour lui-même qui était encore bien vivant. Le plus dur avait-il fini par penser n'était pas pour celui qui partait mais pour celui qui restait à ressasser les souvenirs, le bonheur perdu.

Malgré tout le temps finissait par opérer son œuvre aussi lentement que sûrement un peu comme la pluie et le gel érodant la roche qui semblait pourtant érigée pour l'éternité afin de la transformer inexorablement en cailloux puis en sable (la première représentation du temps n'était-elle pas celle du sablier avec toute la symbolique qui pouvait lui être attachée).

L'image elle-même de Rosalie commençait à s'estomper, ne laissant à la place qu'un vide, un abîme dans lequel Roger semblait vouloir plonger à chaque instant. Sans la présence, la chaleur, l'amour de ses filles il aurait réalisé indéniablement le grand saut.

Avec sa femme, il s'était senti la force de déplacer des montagnes (les mêmes qui semblaient aujourd'hui s'effriter sous ses doigts). Sans elle il se retrouvait perdu, abandonné, ne parvenant plus à trouver le courage de lutter contre ses vieux démons désormais libres, sans entrave. Les enseignements de l'être aimé oubliés... Où était-il le monde

meilleur qu'elle lui avait promis ? Qu'il avait même fini par imaginer à son tour ?

Pas sur cette terre en tout cas où l'on ne pouvait compter que sur soi-même et où le respect n'était accordé qu'à un seul et unique Dieu auquel la plupart des hommes vouaient un véritable culte : L'argent.

Allait-il terminer ses jours sur cette foutue planète en faisant partie des losers, de la race des moutons ? Cette idée lui était devenue rapidement inconcevable. Trimer chaque jour pour gagner quatre sous même si sa situation matérielle s'était nettement améliorée avec cet emploi inespéré, sans toutefois pouvoir combler ses deux princesses de cadeaux plus magnifiques les uns que les autres, lui était devenu lentement insupportable. Pourquoi fallait-il que cet ami d'enfance soit comblé par les bonheurs matériels et charnels avec cette épouse qui lui rappelait si cruellement sa propre perte alors que lui semblait avoir été oublié lors de la distribution des « Cadeaux de la vie » ?

Ce sentiment d'injustice mieux qu'un acide avait fini par le ronger. Chaque mot sortait de sa bouche avec une amertume qui ne faisait que grandir sans qu'il n'en prenne réellement conscience. Il n'y avait plus Rosalie pour l'en guérir, pour lui dire les mots qui cicatrisaient les blessures.

Six semaines s'étaient écoulées depuis sa visite chez son ami d'enfance et une certaine routine avait commencé à s'installer dans son nouveau travail. Philippe n'avait pas menti en disant qu'il lui déléguerait toutes les tâches relatives à la sécurité à l'intérieur du site. C'était d'autant plus vrai que son patron et ami avait profité de cette nouvelle liberté qui lui était offerte pour effectuer de nombreux déplacements aussi bien en France qu'à l'étranger. Son poste directorial lui

imposait cette fonction de représentativité et d'observation au cours des différents colloques auxquels il était convié à la demande du ministère.

Philippe n'appréciait pas vraiment cette facette de son métier qui l'obligeait plus souvent qu'il ne l'avait désiré de s'absenter à la fois de son domicile conjugal mais aussi de son laboratoire où il se sentait plus à l'aise une blouse blanche autour des épaules qu'un nœud de cravate serré autour du cou à délivrer des sourires factices. Le jeu en valait pourtant la chandelle puisque le gouvernement français, chose si rare qu'il convenait de le souligner, avait fait preuve sur ce dossier d'un réalisme inattendu. Compte tenu de la nature même de ses recherches il ne pouvait espérer avoir d'autre client que la Défense Nationale pour des raisons bien évidentes de sécurité mais le ministre en personne (passé deux ans plus tôt par le ministère de l'économie et des finances où il avait très vite appris les rudiments des équilibres budgétaires) avait, en accord avec le Président, fait le choix d'exploiter ce filon inespéré afin de renflouer quelque peu les caisses de l'Etat.

Le ministre par une note confidentielle des services secrets français savait que d'autres pays, dont les Etats-Unis, effectuaient des recherches sur le même système de Défense (hypocrisie des mots dans la mesure où il n'était pas conçu pour défendre mais bien pour attaquer sans risque de riposte !) avec la possibilité de le rendre opérationnel dans un délai de trois à cinq ans. Deux options s'ouvraient donc au politicien, soit conserver le coup d'avance qu'avait évoqué Roger, soit vendre le système aux pays « frères ». C'était rapidement la deuxième solution qui avait été adoptée. Philippe s'en était quelque peu étonné voire offusqué mais l'opportunité était trop belle pour ne pas la saisir et profiter

ainsi du pourcentage juteux que lui laissait le gouvernement français sur chaque vente.

La sécurité au sein de la société de conception et de fabrication n'en fut qu'accrue du fait des convoitises qu'elle ne pouvait dès lors que susciter. Il est vrai que l'argent en jeu dans cette affaire avait de quoi engendrer des tentatives d'espionnage de la part de personnes sans scrupules si tant est que l'on puisse considérer que le ministre ou Philippe aient pu faire preuve eux-mêmes de quelconques scrupules devant la colossale manne financière générée par cette affaire. (En politique on n'appelle pas cela d'ailleurs un manque de scrupules mais de l'opportunisme, le terme est plus joli mais relève toujours de la même hypocrisie).

Philippe avait fait part de ces transactions à Roger afin de lui faire prendre conscience de l'importance capitale de la tâche qu'il avait à accomplir. La moindre lacune, la plus petite soit-elle pouvait voir le « beau » projet réduit à néant et s'envoler les précieux billets verts au charme si magnétique qu'ils pouvaient faire perdre la boussole au plus pieux des voyageurs égarés.

Roger l'avait écouté sans laisser transparaître son émotion à l'évocation des sommes fabuleuses en jeu dans cette affaire. Il avait simplement espéré, sans s'en ouvrir auprès de son ami, que celui-ci le gratifierait en rémunération de ses nouvelles responsabilités d'une prime substantielle dès lors que les premiers contrats seraient signés avec les pays « frères » pressentis pour cette opération. Philippe ne lui évoqua rien de tout cela, ne faisant pas même miroiter une telle éventualité. Il n'était jamais parvenu à partager cette pensée de Rosalie « L'espoir fait vivre ». Pour lui on ne vivait pas de chimères,

d'espoirs trop souvent déçus. Non ! la vie c'était l'argent et tout ce qu'il permettait de réaliser, concrètement.

L'amertume s'était lentement insinuée en lui pour se transformer inexorablement en un acide violent qui commençait à le ronger. Rosalie aurait su, elle, nettoyer ses chairs brûlées plus sûrement par la haine qu'elles ne l'auraient été par le feu. Elle lui aurait rappelé toutes les raisons qu'il avait d'être heureux, d'avoir deux filles magnifiques en bonne santé, la chance incroyable d'avoir dégoté ce travail inespéré et plutôt bien payé par rapport à tous ceux qu'il avait connu jusqu'alors, la joie simple de ressentir chaque matin en se levant la douce chaleur des rayons du soleil. Il savait tout cela et des milliers d'autres mais ce sentiment d'injustice le taraudait comme un cancer nourri par les métastases dont il l'alimentait et qui finiraient par le détruire complètement s'il ne réagissait pas très vite.

Pourquoi Philippe qui avait déjà l'amour et la réussite devait-il connaître également l'opulence. Toutes choses qui lui semblaient refusées ?

Ses nuits devinrent de plus en plus agitées. Il n'était pas rare qu'il ne se relève au milieu de la nuit le corps inondé de sa propre sueur. Ce fut lorsqu'il prit conscience de l'agressivité qu'il manifestait maintenant à l'égard de ses filles qu'il arrêta sa décision.

Ses vieux démons venaient de nouveau de triompher. Libres ils l'emportèrent.

La nuit suivante fut peuplée de cauchemar qu'au réveil il avait pourtant oubliés. Il ne se rappelait que d'une chose qui apparaissait comme gravée dans son esprit lorsqu'il fermait les yeux, ne lui laissant aucun répit.

Un boomerang en bois qu'il lançait...
Il n'en comprit pas le message.

8

Les nombreuses médailles cliquetaient sous les tressaillements, l'agitation nerveuse de l'homme qui les arborait. Ses rares subordonnés présents n'avaient jamais connus chez le vieux général pareil comportement. Celui-ci s'était retrouvé une minute cet enfant émerveillé qu'il avait été en découvrant 72 ans plus tôt son premier cadeau. Pourtant aujourd'hui son nouveau « jouet » lui semblait encore plus fabuleux que celui de sa mémoire, l'aboutissement, le couronnement de tant d'années de luttes politiques. Depuis bien trop longtemps il se languissait de cet instant. Bientôt grâce à lui son pays allait retrouver la gloire passée en redevenant la plus importante puissance militaire mondiale et reconquérir toutes ces choses qui avaient constituées sa magnificence. Mais plus que tout, son respect serait restauré, ses idéaux respectés. Bientôt aussi ils n'auraient plus à s'abaisser à la mendicité auprès des autres nations afin de nourrir leur peuple détruit par cette économie de marché imposée par ces américains qui en tiraient les ficelles.

Tout ce qui n'avait été qu'un rêve dont il s'était abreuvé pour survivre devenait enfin réalité.

Il se rappela avec nostalgie de ces instants magiques au Kremlin lorsque la foule en liesse, alors qu'il était adolescent, venait rendre hommage au chef suprême, « L'homme d'acier » Joseph Vissarionovitch Djougatchvili dit Staline, celui qui d'une main de maître dirigeait le pays et leur apportait la prospérité. Vassili savait qu'il ne pourrait jamais avoir l'étoffe de cet homme charismatique dont le portrait trônait en bonne place dans son bureau mais au moins pouvait-il suivre les

enseignements de ce guide. Tous ses successeurs n'avaient été que des mauviettes à rechercher des compromis avec leurs ennemis alors que la force seule permettait d'imposer le respect. Désormais cette force il l'avait en son pouvoir et comptait bien s'en servir.

Aujourd'hui n'était qu'un coup d'essai mais quel coup de maître !

L'échec de la tentative de coup d'Etat contre Gorbatchev le 18 août 1991 ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Il avait su avec intelligence et lucidité rester dans l'ombre du quarteron de communistes conservateurs qui l'avaient fomenté. Vassili avait été tenté à l'époque d'adhérer à cette action mais s'était très rapidement rétracté en s'apercevant que le pays n'était pas prêt au retour au pouvoir des vraies valeurs qui avaient fondées leur nation. Aujourd'hui les choses étaient bien différentes depuis la décomposition de l'union et la lente agonie de l'économie ainsi que celle de l'armée qui s'en était suivie. Désormais une large majorité de la population espérait, bien qu'encore à demi-mots, revenir dans la concert des nations à la place qui aurait toujours due être la leur.

La première.

9

Ce n'était plus un homme. Le sang coulait pourtant encore dans ses veines mais il n'existait déjà plus comme si sa propre existence avait été anéantie devant l'horreur qui s'offrait maintenant à ses yeux. Cet enfer terrestre dont il avait été l'artisan par sa cupidité, son orgueil. Son aveuglement aussi. Il avait lancé un boomerang sans avoir même imaginé une seule seconde qu'il puisse lui revenir un jour entre les mains. Ou plutôt en plein visage. Le cauchemar s'accomplissait sous ses yeux. Bien réel.

Il avait trahi Philippe. Le seul qui lui ait jamais accordé sa confiance après toutes ses années de galère. L'unique personne qui ait eue, à l'exception de Rosalie, foi en lui. A quoi pouvait désormais lui servir cet argent gagné par sa malhonnêteté en vendant une mort garantie aux plus offrants. Bien sûr lorsqu'il avait été approché la première fois quelques mois plus tôt dans un café par cet individu qui désirait obtenir quelques menus services de sa part contre une somme déjà rondelette, il avait hésité. Des remords et des scrupules l'en avaient d'abord dissuadé. Roger n'avait pas eu conscience de sa fragilité et n'en avait jamais parlé à quiconque. L'envie s'était toutefois lentement insinuée dans ses veines et l'avait définitivement englouti un jour où Philippe lui avait prêté pour quelques heures sa Porsche rouge en guise d'amitié. Ce jour-là au volant du bolide Roger avait fini par oublier Rosalie, ses filles aussi afin de se livrer à son égoïste plaisir si futile de puissance lorsqu'il ne connut que la frustration lorsqu'il dû le soir même en rendre les clés. Son sentiment d'injustice qu'il avait pourtant cherché à combattre depuis des années avait

fini par triompher anéantissant jusqu'à sa conscience des conséquences possibles des actes qu'il allait commettre.

Dès le lendemain, il était retourné dans ce café où il avait rencontré l'homme à l'offre si alléchante. Aucun sentiment de culpabilité ne vint l'étreindre un seul jour. Après tout, il ne tuait et ne volait personne (Philippe pourra toujours vendre son brevet aux français s'était-il persuadé).

Enfin au bout de trois semaines de patience l'homme était réapparu aussi mystérieusement que la première fois :

- C'est bon, je suis prêt à collaborer avec vous avait-il indiqué d'emblée comme pour se débarrasser d'un fardeau et en finir au plus vite.

- Parfait avait simplement noté l'individu qui n'avait fait preuve d'aucune émotion à l'annonce de cette « collaboration ».

- Seulement, je ne peux pas me contenter de la somme ridicule que vous m'aviez proposée.

- Combien ?

La question abrupte était venue le couper dans ses effets. Il avait l'intention de développer toute une argumentation afin de justifier sa réclamation qu'il devinait prohibitive mais l'individu face à lui ne lui en laissait pas le loisir. Pris de court il lâcha la somme qui lui était venue à l'esprit, finalement dérisoire par rapport aux enjeux financiers réels :

- Un million et demi d'euros (Roger en avait escompté cinq cents mille de plus au départ mais les dés étaient désormais jetés).

- C'est bon je vous contacterai prochainement.

L'homme avec un fort accent slave quitta aussitôt la pièce sans laisser le temps à Roger de se remettre de sa stupeur.

Le russe avait été réglé et l'échange s'était produit quelques jours plus tard comme convenu dans les toilettes de la Gare Montparnasse. Le soir même il s'envolait par le dernier vol régulier à destination des îles Caraïbes. La belle vie pouvait enfin commencer.

Tout aurait pu être idyllique si ce n'est que le destin finit toujours par vous rattraper. La leçon qu'il avait si facilement oubliée de la bouche de Rosalie et qui allait bientôt précipiter sa vie dans le chaos.

Vassili avant d'entreprendre des actions de plus grande envergure pour reconquérir le pouvoir s'était assuré du fonctionnement du brevet de Philippe. Le meilleur moyen étant apparu à ses yeux comme l'utilisation en situation réelle de la « géniale » invention du français. Le test « grandeur nature » ne pouvant pour des raisons évidentes de confidentialité se dérouler sur son territoire l'une des îles qui forment les caraïbes avait été choisie dans ce but. Celle-ci avait présenté à ses yeux (et dans son esprit malade) un double avantage. D'une part en cas d'échec un risque très faible de remonter à la connexion de base à savoir lui-même et d'autre part la possibilité de vérifier l'absence totale de signature radar dans une région du globe disposant d'un maillage de détection de tout objet volant d'une densité assez conséquente.

Tout avait fonctionné au-delà de ses espérances les plus folles. Le MIG 21 qu'il avait employé avait pu traverser sans encombres l'espace aérien de plusieurs territoires avant de lâcher ses deux bombes sur cette île avant de s'en retourner à sa base aussi tranquillement qu'à l'aller.

Vassili avait exulté de joie à l'annonce de la réussite totale de la mission. Ainsi il disposait d'un pouvoir incommensurable.

Pouvoir frapper à tout moment sans possibilité de riposte. Même les attentats du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis lui semblaient maintenant dérisoires et du travail d'amateur lorsqu'il serait bientôt capable de semer la terreur sans qu'on puisse jamais en connaître l'instigateur. La menace pouvait désormais revêtir toutes les formes. N'importe quel objet volant, avion de chasse, de ligne, hélicoptère, voire ULM constitueraient un danger dès lors qu'il serait équipé de l'armement adéquat. Pas besoin de kamikazes, seulement de pilotes entraînés à ne pas rater leur cible et avec le confort de savoir qu'ils pourront revenir leur mission accomplie sans risque d'être intercepté.

La nouvelle escalade dans l'art de la guerre. Comment désormais se battre contre un ennemi totalement invisible ?

Tout ce qui avait constitué l'environnement de ce lieu paradisiaque n'était aujourd'hui que désolation. Même la mer autrefois d'un bleu argenté semblait refléter la tristesse qui l'entourait. Celle d'une poussière presque opaque par endroits qui faisait disparaître le ciel et la terre dans la même nuance d'un gris terrifiant.

Roger avançait prudemment de quelques pas. Il ne reconnaissait plus les lieux jadis (cela lui paraissait déjà tellement lointain) si envoûtants avec leurs couleurs chatoyantes et chaudes. Seul le froid s'immiscait en lui. Il connaissait, pressentait, déjà l'effroyable vérité comme s'il l'avait toujours sue cherchant simplement à repousser le moment tant redouté. Celui qu'il devrait pourtant affronter. Bientôt.

Sa mémoire lui faisait brutalement défaut. Où ses filles lui avaient-elles dit qu'elles allaient se promener ? Il voulut hurler

pour les appeler mais sa gorge douloureuse transforma son cri en un râle qui ne semblait pas pouvoir s'échapper de ses lèvres. Une rage naissante commença à l'envahir. Pourquoi toutes ces idées morbides lorsqu'un espoir existait peut-être que le pire ne soit pas arrivé ? Après tout lui-même était encore vivant. Ses filles avaient sans doute eues la même chance finit-il par se persuader afin de trouver le courage d'avancer.

A une vingtaine de mètres de la maison il distingua très faiblement la présence d'une voiture. En s'approchant il s'aperçut bien vite qu'elle ne reposait plus ses roues. L'épave à moitié disloquée gisait sur le bas-côté de la route. Le moteur encore fumant s'étalait quant à lui sur la chaussée quelques mètres plus loin en léger contrebas. La violence de l'explosion avait dû être inouïe pour provoquer de tels dégâts. Un frisson vint parcourir tout le corps de Roger. Bientôt il identifia le véhicule, une Renault 4 Fourgonnette de couleur jaune ayant appartenu autrefois à un service postal. Celle de l'entreprise qui devait venir terminer l'installation de son si précieux Jacuzzi

Tout cela lui parut brutalement dérisoire. A quoi rimait en cette minute cette mascarade, ce scénario morbide pour lui rappeler la valeur de chaque chose. Il s'était exaspéré de n'avoir pas eu dans le temps qu'il souhaitait cet élément du confort moderne lorsque aucune voix ne s'était élevée en lui au moment de livrer le brevet de Philippe. La relativité de chaque acte de la vie lui apparut douloureuse. Ainsi, comme lui rappelait Rosalie, on était amené en permanence à faire des choix, prendre des décisions. Les bonnes décisions ou plutôt celles supposées comme telles mais on n'en connaissait le barème qu'au moment du jugement. L'heure en approchait. Inéluctable.

Roger allait poursuivre ses investigations pour retrouver ses filles coûte que coûte et croire encore au miracle (à l'amnistie dans son cas) lorsque son attention fût attirée par un léger bruissement dans l'herbe au pied de la voiture. Son cœur se mit à battre la chamade. Jusqu'à présent il n'avait fait que s'apitoyer sur son propre sort sans se soucier de celui des autres. Une chance lui était peut-être enfin offerte sinon de racheter ses erreurs du moins d'en atténuer la gravité. Un homme, le chauffeur du véhicule devait se trouver coincé sous la carcasse métallique et il était encore vivant ! C'était devenu une évidence à ses yeux. Comment pouvait-il avoir été aussi idiot pour ne pas y penser plus tôt ?

Il se précipita dans le fossé aussi rapidement que ses jambes le lui permirent irradié par une force nouvelle, une folle certitude. Son mollet droit fût largement entaillé par un morceau de tôle lorsqu'il s'agenouilla sans qu'il n'y prêta aucune attention. Dans l'herbe au milieu des débris de verre et de ferraille Roger découvrit un bras dépassant de la portière conducteur. Celui-ci était agité de légers soubresauts, de petits tressaillements presque imperceptibles qui lui confirmèrent son espoir que l'homme soit toujours en vie. Une immense chaleur montait en lui, rassurante. Le bras ne présentait aucune blessure apparente. Il entoura fermement de ses deux mains celui-ci afin de tenter de dégager l'homme qui se trouvait encore à l'intérieur et dont pour l'instant il ne parvenait pas à distinguer le corps. Il commença par exercer une petite pression espérant percevoir un son, même un cri sortant de l'habitacle du véhicule. Tous ses sens étaient en éveil, guettant le moindre souffle de vie mais il n'entendit que sa propre respiration, lourde, saccadée. Ce fût en renouvelant la même opération une seconde fois avec une pression beaucoup plus forte qu'il se retrouva brutalement projeté en

arrière. Le bras venait de se séparer du reste du corps au niveau de l'épaule entraînant avec lui un flot de sang d'un rouge écarlate qui vint lui inonder le visage.

Roger resta ainsi durant de longues minutes allongé sur le sol le bras de l'homme mort par ses erreurs étalé sur sa poitrine. Des nausées terribles vinrent l'envahir. Sa tête allait exploser. Il n'y avait pas eu d'amnistie. Ainsi on devait toujours payer ses fautes.

Le prix lui en parut exorbitant.

Son chemin de croix n'était pourtant pas encore parvenu à son terme. Il aurait voulu demeurer ainsi dans ce fossé prélude d'un enfer qu'il commençait à percevoir et vers lequel il redoutait d'avancer. En cette minute, il aurait aimé se laisser mourir sans opposer de résistance pour alléger son fardeau terrestre. C'est alors qu'il comprit que la mort ne pourrait pas lui être apportée en cadeau. Elle lui serait refusée. L'enfer n'était pas une terre inconnue que l'on découvrait lorsque la vie vous abandonnait mais le fruit de nos existences terrestres, de nos choix qui pouvaient, par notre libre-arbitre, nous conduire sur des chemins parsemés de pétales de roses ou sur ceux sur lesquels on avait abandonné leurs épines.

Il avait emprunté par son ignorance, sa cupidité, son orgueil la mauvaise route alors que Rosalie avait cherché à le guider sur le bon itinéraire. Roger avait oublié tous les conseils de son guide, sa boussole. Il ne pouvait plus faire marche arrière mais aller désormais jusqu'au bout de la voie qu'il avait lui-même tracée en sachant qu'elle serait remplie d'ornières pour s'achever dans un gouffre qui confinait au néant.

Roger se releva avec beaucoup de difficultés et de lassitude écartant avec un infini dégoût ce bras, cette chair encore

chaude qui reposait sur son ventre. Ce n'était pourtant pas du dégoût pour le sang, l'horreur qu'il devait affronter mais pour lui-même. Il haïssait cette partie de lui-même, le côté sombre qui réside en chacun d'entre nous, vers lequel il s'était lâchement abandonné par pur égoïsme. Tous les hommes, les animaux et les choses étaient intimement liés entre eux par une sorte d'interdépendance, un lien invisible, qui faisait que chaque être, pourtant unique, ne pouvait vivre sur cette planète sans le concours de ceux qui l'entourent. Il parvenait enfin à comprendre ces règles de vie en société. Pour les avoir oubliées il était aujourd'hui victime de ses propres actes.

Ses pas devenaient de plus en plus lourds et pesants semblant errer sans but bien qu'une partie de lui-même, celle qui commençait à comprendre, en connaissait déjà la destination inéluctable.

Devant lui à quelques dizaines de mètres Roger distinguait maintenant un petit monticule de roches et de terre qu'il n'avait jamais vu auparavant. Il sut immédiatement que celui-ci avait été formé par l'explosion d'une des bombes et qu'un cratère se trouvait en son centre. Tous ses membres se mirent brusquement à trembler sans qu'il puisse en contrôler les tressaillements nerveux.

Il se mit à gravir très lentement le cratère comme si le poids de toutes les misères du monde pesait maintenant sur ses épaules. Son souffle était court et il s'écroula lourdement au sommet du petit monticule. Il n'osait pas se relever et ouvrit les yeux afin d'affronter le supplice qu'il devinait.

Ses paupières se soulevèrent instinctivement alors qu'il aurait voulu en cette minute qu'elles restent closes à jamais.

Un cri s'étouffa dans le fond de sa gorge en découvrant l'horreur.

Au fond du cratère, Lucie et Laurence étaient allongées sur le dos côte à côte dans un sommeil éternel. Leurs corps n'avaient par une sorte de miracle pas soufferts du souffle provoqué par l'explosion. Elles semblaient seulement dormir. Les deux fillettes se tenaient encore par la main. Leurs yeux étaient grands ouverts figés par la stupeur et l'incompréhension.

Il avait tué l'amour.

Roger s'approcha en titubant vers ses deux filles et s'allongea à leur côté. Il s'endormit. Longtemps. Son sommeil fut peuplé de cauchemars dont il ne pourrait jamais plus se séparer, compagnons fidèles destinés à toujours lui rappeler ses fautes.

Il se souvint du boomerang.

La leçon était douloureuse. Au-delà des mots. Seul le temps, une existence n'y suffirait pas, pourrait en atténuer les cicatrices mais il sut qu'une autre chance lui serait un jour offerte. Dans une autre vie, peut-être...